

**SANDRA
BARBEROT**

NOTRE MONDE SANS NOUS

ROMAN

Sandra Barberot

Notre monde sans nous

© Sandra Barberot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9094-1

Couverture : par Collectif Mbc, l'atelier graphique <http://www.mbc-ateliergraphique.fr>

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents,

À ceux qui de l'autre côté m'accompagnent chaque jour,

1

Là

**« Le monde de demain
On le bégayait tous sans n’y comprendre rien
À la loi nouvelle des éléments
Qui nous foutait la frousse et les poils en même temps »**
Monde Nouveau, Feu ! Chatterton

— Je suis tout près de toi. Je suis revenu...

Une voix dans le néant. Un son strident envahit son cerveau. Aucune sensation. Émotions anesthésiées. Obscurité totale.

— Il lui faut du temps, c’est normal.

Mais c’est qui ce guignol avec sa voix nasillarde et son air hautain ? Il se prend pour qui ? Du temps pour quoi d’abord, monsieur Je-sais-tout-sur-tout ?

Ce bip est insupportable. Stop. Oublier. Dormir.

S’ensuit le silence, irrémédiablement trop de silence. Il fait peur. Il saisit. Un effroyable sentiment de vide l’étreint.

Soudain, un cri dans la nuit lui glace le sang. Dans ce cri, elle reconnaît le timbre, ou l’expression. Elle sait qui est en détresse, pourtant elle ne bouge pas. Sa tête tourne, ses oreilles bourdonnent, ses yeux la brûlent, à tel point qu’elle est contrainte de les fermer de nouveau. Elle serre ses paupières de toutes ses forces pour taire ce mal qui l’irradie. Elle est sur le point de sombrer lorsqu’un nouvel appel lui parvient, la ramenant à ces sensations physiques insoutenables.

Couverte de sueur, le contact avec la terre et les graviers lui fait prendre conscience qu’elle se trouve à l’extérieur. Mais depuis quand ? combien de temps ? À en juger par la douleur, semblable à des courbatures après avoir marché pendant des heures et des heures, cela doit faire un sacré moment. Elle a l’étrange impression de sortir d’un caisson, comme si elle s’était installée volontairement dans un endroit extrêmement étroit, sans possibilité de s’étirer durant une longue période. L’atmosphère est étouffante, les acouphènes épouvantables.

Elle déplie son corps peu à peu. Les souffrances que subit sa carcasse lui rappellent qu’elle n’est plus toute jeune. Elle peine à se relever. Sa bouche est pâteuse, sa gorge extrêmement sèche et irritée. Et alors qu’elle frotte ses joues, avec ses ongles bien trop longs, pour décoller la boue mélangée à sa

transpiration, elle entend de nouveau geindre à l'intérieur. Tétanisée, elle tend l'oreille. C'est bien elle qui l'interpelle. Si elle pouvait creuser un trou et s'y terrer, elle le ferait. Pourquoi a-t-elle si peur tout à coup ?

— Ma ? Ma... où es-tu ?

— Je suis là, je... J'arrive. Ne bouge pas.

Soulagement.

— Pourquoi es-tu dehors, Ma ? Ce n'est pas bien... Tu pourrais te faire mordre !

— J'arrive, Cé-Chou. Parle moins fort et ne réveille pas Dédé.

Désormais bien droite sur ses pieds, elle titube jusqu'à la porte. Seulement une dizaine de mètres à parcourir. Ses pas sont gauches, elle trébuche et manque de se fracasser le crâne contre la marche en pierre. Cé la rattrape de justesse.

— Ma, tu m'as fait très peur !

— Doucement, Cé, ne parle pas si fort. J'ai la tête qui va exploser...

Tout en gardant les yeux mi-clos, éblouie par la faible lumière des bougies disposées çà et là dans le foyer, elle observe sa fille se diriger vers la cuisine. La gamine remplit précautionneusement un verre d'eau de la citerne placée au sol. La jeune mère est satisfaite de voir combien sa fille manipule prudemment leur réserve d'eau potable.

— Tiens, bois ça, Ma. Tu en as besoin.

Cé passe une main affectueuse dans le dos de sa mère. Elle a ce côté bienveillant que peu d'enfants ont pour les adultes. Elle n'est plus une fillette, mais un petit bout de femme, douce et aimante. Toujours soucieuse de bien faire, elle prend plaisir à s'inquiéter pour les autres. Quand la gamine a-t-elle tant mûri ?

Elle scrute sa mère et ses réactions, puis poursuit :

— Bon, tu vas me dire ce que tu faisais dehors et pourquoi tu es couverte de terre ?

— J'ai dû faire de nouveau un de ces horribles cauchemars. Je... J'avais trop chaud à l'intérieur. J'ai pas réfléchi plus que ça et... je suis sortie prendre le peu d'air que l'obscurité m'a offert, puis je me suis tout bêtement endormie dans la cour.

À dire vrai, elle ne se souvient d'absolument rien. Comment a-t-elle atterri à l'extérieur ? Elle n'a que des bribes de souvenirs auditifs, des sons stridents et des voix dans le brouillard. Elle est sonnée, perdue.

— Tu t'es endormie dehors ? Vraiment ?

La fillette est dubitative. Elle poursuit :

— Sois prudente, tu sais que l'extérieur est dangereux... Mais quelle drôle d'idée, enfin, Maman !

— Et toi, excepté entre ces quatre murs, évite de m'appeler « Maman », dit-elle en désignant la pièce dans laquelle elles se trouvent.

— Oui, c'est vrai, pardon, se contente de répondre la petite.

Depuis *la Faille*, des changements se sont opérés à tous niveaux. L'identité de chaque survivant a été modifiée, à commencer par les prénoms qui ont tout simplement disparu. Le neutre étant imposé, plus de féminin ni de masculin. Les discriminations ont depuis, pour ainsi dire, cessé. Grâce à l'abolition des genres ? ou à la répression sévère qu'inflige la ploutocratie¹ ?

Les individus sont désormais nommés par leur ordre dans la famille, accompagné des coordonnées GPS de leur lieu de vie – devenu leur prison. Impossible d'en changer. Le « A » est attribué à la génitrice – seul aspect qui la distingue du procréateur, car elle porte l'enfant –, le « B » au géniteur, puis leur progéniture est affublée des lettres suivantes par ordre d'arrivée. La natalité étant en chute libre, il n'y a quasiment aucun « E ».

Ainsi, la mère de famille est devenue « A.46.35.7.0167.162 », mais ses enfants la surnomment « Ma ». Une syllabe, tout ce qu'il reste du doux mot de « Maman ». Cé est donc l'aînée – « C » –, assez grande pour son âge, une brindille. Elle a tout d'une poupée : un teint de porcelaine, de longs cheveux foncés et les yeux émeraude de sa mère.

D est le cadet. Traité comme un bébé par les deux femmes du foyer, il a tout du poupon : joufflu, dodu et de beaux cheveux fins et clairs qui entourent son visage d'ange.

Leur mère les appelle affectueusement Cé-Chou et Dédé. Quant à B, son mari, le père de ses enfants, il a quitté le navire, comme le disait l'expression. Si seulement ces satanés rongeurs l'avaient suivi.

A est plantée devant la petite horloge de la maisonnette en bois accrochée au mur. Elle est figée, comme l'est le coucou qui patiente à l'intérieur pour ses quelques secondes de gloire, celles où il entrera en scène.

— Il est bientôt cinq heures, Cé-Chou. Va réveiller ton frère et fais le boire.

La gamine, qui s'était assoupie sur la banquette du salon, bâille et s'étire. Elle quitte les bras de Morphée à contrecœur. A prend la place laissée vide sur le sofa et reste là, à fixer le mur jauni face à elle. Une large lézarde attire son attention. Encore une qui s'ajoute à la dizaine qui serpente déjà à travers la cloison.

Jusqu'à quand cette maison nous protégera-t-elle ? Si elle s'écroule, où irons-

nous ? Les murs s'effritent, je n'ai rien ni personne pour m'aider ! En refrénant ses pensées fatalistes, elle frissonne malgré la chaleur étouffante. Faire bonne figure. La priorité aux enfants. Ne pas leur montrer son angoisse. Finalement, pour eux, le monde a toujours été celui-là. Ils doivent continuer de rire, de jouer, de dormir. Leur normalité n'est pas la sienne donc, qu'importe les tracas, elle doit donner le change. Mais elle est si fatiguée, son sommeil est tellement compliqué. Ces horribles cauchemars, ces voix, ces bips dans sa tête la terrorisent. Alors elle lutte quand elle se sent s'assoupir. Elle se concentre pour rester éveillée, là, dans son canapé devenu son terrier.

Dédé descend les marches une à une sur les fesses, le pouce fourré dans la bouche. Sans un mot, il retrouve sa mère et enfouit son visage dans son cou transpirant.

— Ça va, Dédé ? Tu es reposé ? As-tu avalé quelques gorgées d'eau ?

Il hoche la tête en suçant allègrement son doigt.

— Fais-moi un câlin ! ordonne-t-elle en le serrant contre son sein. Je t'aime, Dédé, lui murmure-t-elle en le berçant tendrement. Je serai toujours là pour toi, toujours...

Malgré l'effort considérable que cela lui demande, la mère épuisée se redresse et se traîne jusqu'à la cuisine. Les céphalées s'amplifient dès qu'elle est en position verticale, certainement à cause de la déshydratation. Elle avance, un pas après l'autre, avec la sensation que ses articulations ont disparu, comme si ses jambes, de son bassin à ses chevilles, n'étaient faites que d'une pièce lourde, encombrante, gênante, étrangère. Elle s'appuie contre l'évier, respire péniblement. Elle fait couler le robinet. Un mince filet liquide jaunâtre s'en échappe. La couleur n'est pas le plus ennuyeux, c'est plutôt cette odeur âcre qui pique les narines.

Elle emplit le récipient de moitié, le dépose au sol et entreprend de faire un feu dans l'âtre. Quelques morceaux de bois sec, du papier froissé, puis une allumette craquée fermement. Le foyer s'embrase. L'eau doit bouillir au moins quinze minutes. Elle a donc juste assez de temps pour nourrir les enfants avant qu'ils ne quittent la maison.

Dédé la rejoint et s'assied au bout de la table. Les mains sous le menton, il attend son bol. Tout à coup, un bruit assourdissant – désormais familier – retentit.

— Youpi ! Ma, voilà la lumière ! s'écrie le garçonnet en sautant de son tabouret.

Il s'empresse d'enclencher le vieux lecteur, une douce mélodie de jazz envahit

la pièce.

— Mon ange, baisse le son, s'il te plaît. Ma tête me fait atrocement souffrir.

Dédé obtempère en maugréant. Il actionne le bouton du volume et, à contrecœur, le descend de plusieurs dizaines de décibels. Puis, en signe de résistance, il s'agenouille tout près du haut-parleur, oreille tendue et mine fermée.

La musique est une des distractions favorites de la famille. Dès que les générateurs se mettent en marche, un des deux enfants se hâte de brancher l'appareil. Ce qui est moins réjouissant en revanche, c'est le peu de choix qui s'offre à eux : seulement la radio d'État.

— Ma, c'était comment quand tu étais petite ?

La question tombe sans crier gare. Elle est prise de court. Que dire ? Qu'a-t-elle envie de révéler de sa jeunesse ? Qu'en reste-t-il d'ailleurs dans sa mémoire ? Au moment présent, absolument rien. Doit-elle inventer ou faire diversion ?

— Eh bien, plus ou moins comme aujourd'hui. Je ne me souviens plus très bien. Tu sais, avec le temps, on doit créer de la place dans son cerveau et je crois que j'ai choisi de faire le grand ménage pour les années à venir.

— Ah bon... répond-il, dubitatif.

La curiosité est plus forte, alors il poursuit son interrogatoire.

— Tu as déjà cueilli des fleurs de toutes les couleurs comme dans mon livre ?

— Pfiou, c'est possible, je ne m'en souviens plus. Allez, zou ! Viens manger ta mélasse si tu veux devenir grand.

Distinguer la réalité de ses mensonges se révèle de plus en plus compliqué, comme si, effectivement, son disque dur interne était vide. Une sensation de malaise l'envahit. Dormir. Même si le sommeil la terrorise, elle doit dormir.

— Bon, je monte un moment. Préparez-vous et soyez prudents en sortant !

Dans un effort qui lui paraît colossal, elle grimpe les marches qui la séparent de son lit. Elle s'essuie les aisselles et le cou avec un linge rêche trouvé sur un tabouret. Elle l'imbibe légèrement de l'eau conservée dans le fond d'un verre afin de se débarbouiller le visage, puis elle enfle une chemise de flanelle, avant de se laisser tomber sur le matelas. À peine est-elle à l'horizontale qu'elle ronfle déjà, abandonnant ses deux enfants à leur sort.

2

Ici

**« J'm'intéresse plus à grand-chose
Même pas fatigué, j'me r'pose
J'bois la vie à toute petite dose
J'vois plus la couleur des roses »**
J'ai la vie qui m'pique les yeux, Renaud

Le réveil est toujours le plus compliqué... À moins que ce ne soit l'endormissement ? Finalement, les sensations sont différentes, mais l'état de détresse est le même.

Ses paupières papillotent. Hypnotisé par les persiennes qui laissent filtrer quelques rayons de soleil, balayés anarchiquement par les feuilles des arbres qui se balancent au gré du vent, Bastien a le souffle court. Il subit la lourdeur de sa tête, mais surtout de sa carcasse inerte et extrêmement douloureuse.

Le manque est comme un poison qui se répand dans le corps. On croit, à tort, que c'est la consommation excessive qui intoxique l'organisme. Pourtant, dès que l'alcoolique débutant qu'il est ingurgite son précieux breuvage, il se sent mieux. Avec l'impression d'avoir pris l'antidote à son mal, il reprend pied.

Il se souvient de s'être fait mordre par une vipère au cours d'une randonnée dans les Alpes. Le serpent, tapi dans les plantes, le surprit et l'attaqua alors qu'il traversait un passage de gentianes. La douleur vive remonta le long de son tibia, jusqu'à atteindre son genou. Il pouvait deviner la progression du liquide qui prenait possession de ses muscles, de ses tendons, et le grignotait de l'intérieur.

Cette sensation est la même au réveil. Son corps subit le manque. Ou peut-être est-ce son cerveau qui ne veut pas fonctionner sans masque ? La réalité crue étant impossible à affronter. L'alcool lui fait défaut et le punit en consumant ses entrailles. La seule chose claire dans son esprit est que la douleur doit cesser, ou il va mourir. Qui pourrait supporter pareil supplice ?

Avachi, le visage écrasé sur le bord du matelas, il laisse sa main tremblante se balader le long du bois du lit. Celle-ci croise une chaussette, un autre bout de tissu non identifié, suivi presque instantanément d'une matière molle et humide. Il ne s'attarde pas, en conclut que ce doit être un reste de pizza. Le souvenir du goût de la quatre fromages envahit sa bouche et un haut-le-cœur le saisit. Il l'ignore et poursuit son exploration. Sa main heurte la fameuse bouteille, objet